

Introduction

EAU-FORTE. Mot polysémique. Œuvre. Technique. Substance. On désigne en effet par eau-forte à la fois une modalité de l'art de la gravure, le processus par lequel cette gravure est réalisée et le matériel utilisé. En l'occurrence, l'acide nitrique. Ainsi, pourrait-on dire, l'eau-forte est à la fois la fin et le moyen. Une gravure, une scène que l'on donne à voir et que l'on ne peut donner à voir qu'en travaillant la matière avec un acide. Un « mordant ».

C'est ce mot que Roberto Arlt choisit pour désigner les chroniques publiées dans le journal *El Mundo* entre 1928 et 1933. Chroniques à périodicité variable mais soutenue, puisque plusieurs eaux-fortes sont publiées chaque semaine dans une Argentine en crise. Le 6 septembre 1930, un coup d'État – le premier d'une longue série – met fin au deuxième mandat du président Hipólito Yrigoyen et inaugure ce qu'on appelle en Argentine la « décennie infâme » : les années 1930 sont marquées par un renforcement *manu militari* de la dépendance économique du pays vis-à-vis des puissances

étrangères – et en particulier de la Grande-Bretagne –, mais aussi par la corruption, le chômage et l'exode rural. Ces événements constituent l'arrière-plan des *Eaux-fortes*. Le fond sombre d'où émanent les personnages et les situations que Roberto Arlt met en lumière, nous indiquant la perspective, nous signalant le « détail ». Une longue succession de petites scènes, de choses vues et entendues à Buenos Aires.

Sujet diffus que celui des *Eaux-fortes*, insaisissable. Sitôt que l'on croit le tenir, il se dérobe. Les eaux-fortes donnent à voir. Rien n'est plus sûr. Mais quoi ? D'abord, une ville. La destruction des vieux quartiers, la crise du logement, la prolifération des pensions délabrées où les familles s'entassent. L'excès de travail et un salaire de misère. Le manque de travail et la misère tout court. La ville, si particulière à certains égards, mais tellement semblable à d'autres. Laborieuse comme une blanchisseuse. Flegmatique comme un homme assis sur le pas de sa porte. Sournoise comme une mère maquerelle. Triste comme les yeux d'un enfant sans enfance. Inquiétante comme une poupée borgne. Puis, les habitants. Mélancoliques comme un belvédère en ruines. Mensongers comme une publicité pharmaceutique. Solennels comme un monument placé au mauvais endroit. Patients comme les grues abandonnées sur les docks. Sans oublier les chiens, les chevaux. Les tramways, les chariots. Tout ce qui circule à Buenos Aires. Tout ce qui demeure à Buenos Aires.

« Regardez ! » Voilà l'invite absente, omniprésente pourtant dans ces textes. Voilà peut-être aussi ce qu'introduisent les eaux-fortes dans le monde littéraire argentin : une certaine manière de regarder, ou de ne pas détourner le regard, sans jamais se morfondre. Car les eaux-fortes *portègnes*¹ ne

1. De l'espagnol *porteño/a* : désigne les gens de Buenos Aires et tout ce qui a trait

sont pas dépourvues d'humour. Humour particulier, certes, tout en demi-teintes, ce qui est aussi la marque de l'auteur puisque « croyez-le, mon ami : un homme sincère est si fort que lui seul peut se moquer et avoir pitié de tout ».

Aujourd'hui, les eaux-fortes de Roberto Arlt sont considérées comme une œuvre littéraire à part entière¹. Elles coexistent, en place de choix, avec les romans de l'auteur (parmi lesquels *Le Jouet enragé*, *Les Sept Fous*, *Les Lance-flammes*), mais aussi ses nouvelles, son théâtre. Publiées sous forme de livre en 1933, elles n'ont jamais cessé d'être rééditées et ont marqué des générations d'écrivains et d'artistes argentins. Reconnaissance que les lecteurs du journal *El Mundo* ont très vite accordée à ces textes courts, incisifs, mordants que le monde littéraire argentin a d'abord boudés quand il n'a pas sévèrement critiqué l'auteur. De quoi se plaignait-on ? Entre autres d'un excès de réalisme. Mais aussi du style. Question peu débattue aujourd'hui que celle des critiques adressées au style arltien, intéressante néanmoins car liée à la manière dont ces eaux-fortes ont été réalisées.

Roberto Arlt a écrit ces textes sur commande et sous pression. Il était tenu d'écrire plusieurs papiers par semaine. Il écrivait vite. On aurait tort cependant de penser que cette rapidité de l'écriture était le simple produit d'une conjoncture : « Le directeur attend. » Roberto Arlt est l'homme pressé et il écrit montre en main. Avec urgence. Avec un excès de volontarisme. À « l'arrachée ». Et c'est ainsi que le style arltien existe. En dehors des codes les plus conventionnels.

à la communauté des habitants de la capitale argentine.*

* Toutes les notes sont de la traductrice.

1. Roberto Arlt a écrit et publié de son vivant plusieurs séries d'eaux-fortes dont toutes ne se passent pas à Buenos Aires. Il existe ainsi des eaux-fortes espagnoles.

Voire contre ces codes. Les eaux-fortes sont à cet égard révélatrices, ce qui appelle une brève considération sur la langue de l'auteur.

La langue, en effet, la langue en tant que telle devient sujet à part entière dans ces chroniques qui portent toutes peu ou prou sur ce qui peut (se) passer dans une rue : des gens et des mots, des hommes et leur langue. Langue populaire, que Roberto Arlt défend et analyse en philologue *sui generis*, en spécialiste du *lunfardo*, l'argot de Buenos Aires¹. Un certain nombre d'expressions populaires sont ainsi mises en exergue. L'argot est présent, mais sans abus de langage, pourrait-on dire. Dans ces textes coexistent une langue châtiée – et parfois exquise à un point tel que même les érudits peuvent cogiter longtemps sur le sens d'un mot² – et la langue des faubourgs, énigmatique, souvent drôle, rarement vulgaire.

On peut aussi souligner que la langue de Roberto Arlt comprend un certain nombre de bizarreries. La concordance des temps n'est pas des plus habituelles, les métaphores sont tout sauf attendues, de même certains adjectifs (que, ponctuellement, Roberto Arlt peut inventer en connaisseur de la culture populaire de sa ville) utilisés pour raconter ce qui « se joue là ». Dans un temps qui pour lui ne finit pas de passer. Dans un ici et maintenant « éternel ». Ce caractère direct de l'évocation est renforcé par un usage du langage oral. Parfois, en effet, Roberto Arlt écrit comme on

1. Un lexique arltien a été ajouté à cette édition. On y souligne certaines expressions caractéristiques de l'auteur, en particulier les mots issus de l'argot argentin et leurs équivalences possibles.

2. Sur cet aspect précis, le choix a été fait de ne pas « tout expliquer », en particulier là où l'auteur s'amuse vraisemblablement à introduire des mots forts corrects et peu connus du grand public.

parle. Non pas comme on *se* parle mais comme on parle à quelqu'un. Cet autre, interlocuteur invisible, n'est pas la figure la plus anodine des *Eaux-fortes*.

Plus fondamentalement, on pourrait dire que la plupart de ces eaux-fortes supposent un sous-texte. Ce que l'auteur ne dit pas, le fil qu'il n'explique pas toujours entre une idée et une autre, le chemin intime de la pensée qu'il ne se soucie pas de restituer. Mais aussi une impression première. L'impression que les choses ont laissée sur une matière qui n'est ni le papier, ni la plaque en cuivre de la gravure, mais le cœur même de l'écrivain. Eau-forte. Acide nitrique qui travaille la matière. Mais cet acide est-il dans le regard d'Arlt ? Dans sa plume ou dans sa frappe ? Ou bien se trouve-t-il dans les choses vues, vécues ? On ne saurait le dire.

La traduction que nous présentons a tenu compte de ces diverses caractéristiques. Et elle en a tenu compte comme d'un élément constitutif de l'écriture arltienne. À plus d'un égard, cette écriture est singulière et c'est aussi ce que cette traduction a tenté de préserver pour le lecteur français que l'on invite au voyage. Voyage dans une ville, dans ses faubourgs, dans ses recoins. Voyage dans une langue, dans les sentiments qu'elle exprime, dans les joies, les pudeurs, les passions et les drames qu'elle est parfois impuissante à nommer. Mais aussi dans certaines musiques que l'auteur évoque, dans certaines références littéraires qu'il se fait un plaisir de rappeler, nous invitant aussi, mais sans effet d'annonce, à relire attentivement certains de nos classiques.

Qu'il nous soit ici permis une petite digression. C'est un détail. Il ne se rapporte pas aux écrits de Roberto Arlt, mais à une scène de la littérature française. Bien qu'elle soit l'aboutissement d'une longue et très célèbre narration,

cette scène ne dure que quelques instants. Dans ce récit hugolien, il est question d'une journée. Le 6 juin 1832. Ce jour-là, à Paris, des insurgés se retrouvent acculés, sans poudre, sans balles, sans armes. À l'exception de quinze bouteilles « hermétiquement cachetées », dont on ne sait au juste ce qu'elles contiennent et qui ont été mises de côté. À la dernière minute, chaque survivant se munit de deux de ces bouteilles et s'en va les fracasser sur le crâne des assiégeants. C'est alors et alors seulement qu'ils en découvrent le contenu. C'était de l'eau-forte.

Eau-forte. La fin et le moyen d'un combat singulier d'où le rire ne serait pas absent.

Roberto Arlt est mort à Buenos Aires, le 26 juillet 1942. Il avait 42 ans.

Antonia García Castro